

Projet Mata Hari : exécution

Sacrée nana !

Certains avaient pu voir Catherine Schaub-Abkarian dans la première création du couple ville/scène qu'elle forme avec Simon Abkarian, **Pénélope ô Pénélope** présentée l'an dernier au même TNT : elle y incarne jusqu'au 26 juin une Mata-Hari à découvrir, sensuelle, mystérieuse et pleine de superbe...

Bienvenue, willkommen, welcome !

Polyglotte donc, que cette Margaretha Gertruida Zelle, née en Hollande et morte en 1917 fusillée à Vincennes sur le sol de notre douce France qu'elle fut supposée avoir trahie, car convaincue d'espionnage avant la fin de la première guerre mondiale. Polyglotte donc, parlant autant de langues que de pays visités, d'endroits habités et d'amants collectionnés. Des Pays-Bas aux Indes néerlandaises, Java, Paris, Berlin, Milan, l'Angleterre, la Belgique, l'Espagne, Paris à nouveau, elle voyage et séjourne au gré de la fortune des hommes qui l'entretiennent.

Et le texte de Jean Bescos, qui a dévoré tout ce qui fut écrit, dit, noté, sur cette femme d'exception, nous embarque, avec elle, sur la mise en scène d'Abkarian, dans une Europe soubressautante et les tumultes d'une vie étroitement imbriquée dans les remous de l'entre-siècle. Une parenthèse mouvementée entre la fin de la Belle-Epoque, lumières et jolies robes dans les salons et soirées de la haute, et le début du XX^e siècle, qui s'ouvre sur le fracas des obus et les champs de bataille.

Le texte, plein de ruptures et des spasmes, dit bien à la fois les événements historiques, les pics biographiques de la vie de notre héroïne et les changements de focale. On entre dans tout cela par le biais lui aussi polyglotte du cabaret à la berlinoise, piano noir et meneur de revue en frac (Philippe Ducou, silhouette en ciseau, faire-valoir de la belle), ambigu et ricanant, pendu à son micro de harangue ou dissimulé sous son haut de forme en diagonale.

Métissages de talents

On apprendra donc des tas de choses sur cette fameuse, dont le nom sonne dans toutes les langues, mais dont on ignore beaucoup. Mais au final ce n'est pas tant la pédagogie historique qui donne son intérêt au spectacle, que le plaisir

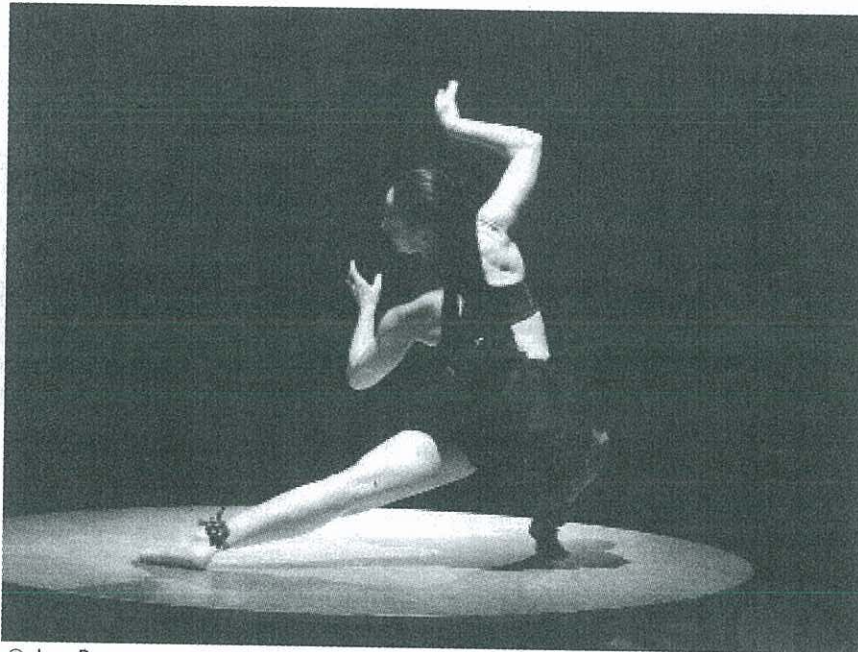
du spectacle lui-même et son déploiement d'artifices. Heureusement qu'on ne nous sert pas là un brouet historico-biographique à la sauce réhabilitante. La Mata-Hari qu'on nous invite à rencontrer est faite de chair et de sentiments. C'est sa force et ses faiblesses, son talent et ses failles qui la dessinent.

Catherine Schaub-Abkarian, comédienne chez Mnouchkine

entre autres, danseuse, chanteuse et bien plus, l'incarne avec une indéfectible énergie, de bout en bout, avec rage et passion, mais aussi avec tendresse et désespoir, drapée dans des voiles tristement tricolores et délicatement emplumés qui s'affaissent parfois avec elle. Elle est magnifique, n'ayons pas peur des mots simples. Son corps, pétri de muscles, de danses d'ici et d'ailleurs, d'années aussi, renvoie à ces statues de déesses indiennes surgissant parfois de la jungle, bras multiples et peau de pierre érodée. Il s'en dégage une sensualité un peu lasse et une force conjointe très émouvantes.

Du coup, on voyage et on ne voit qu'elle, au fil de ce spectacle un peu lent au démarrage, qui prend ensuite une belle ampleur quand il décide de ne pas la quitter des yeux.

Cécile Brochard



© Jean Bescos